

Le Concours Cerlogne a quarante ans

Alexis Bétemps

Les frontières entre le rationnel et l'irrationnel sont parfois floues. À une époque où la science bat la mesure de l'évolution, la tendance à se réfugier plus ou moins consciemment dans l'irrationnel survit et prospère chez les hommes qui adoptent parfois des attitudes inattendues comme, par exemple, le fétichisme par rapport à certaines dates.

Certaines dates ont une valeur symbolique, presque magique. Et les sociétés dites modernes tendent donc elles aussi à les exorciser. Dans un régime réglé par un système décimal, ce sont généralement toutes les dates multiples de dix. Elles sont l'occasion de célébrations rituelles, appelées commémorations, qui sont pour nos contemporains une manière spectaculaire de s'approprier des intuitions et du



Remise des prix aux anciens membres du Bureau de présidence du Centre. 1987 - 25^e Concours Cerlogne.
(photo Umberto Andreotto)

travail des anciens. Dans une société comme la nôtre où l'image efface parfois le réel, ces rituels sont particulièrement à l'honneur. Ceci soit dit sans vouloir faire de moralisme en aucune manière. Il n'est pas dit que le culte de l'image soit toujours une mauvaise chose. Dans ces commémorations on ne trouve pas seulement une part de narcissisme des protagonistes du moment mais des aspects plus profonds, en partie positifs : en s'appropriant du passé, on reconnaît aussi implicitement la validité des anciens choix et on les réaffirme avec force pour l'avenir. Certains anniversaires sont donc l'occasion pour relancer ce qui avait été conçu, partiellement réalisé et qui est encore fonctionnel et souhaité. Ce qui est excellent. Bien que nous devons toujours nous méfier de la tendance qui est en train de s'affirmer : commémorer avec faste puis, dans la pratique, faire le contraire de ce qu'on avait préconisé.

Avec l'abandon du temps circulaire du monde agro-pastoral en faveur du temps linéaire de la globalisation, les sociétés contemporaines sentent donc la nécessité de marquer avec emphase le temps d'une manière différente par rapport au passé et solennisent les tranches de temps écoulé, les regroupant en des espaces temporels de dix, cinquante, cent ans.

L'aspect que nous jugeons particulièrement positif dans cette manière relativement nouvelle de marquer le temps est qu'à côté des aspects éphémères, spectacles et paroles, la commémoration est aussi un moment particulièrement favorable pour la réflexion sur les résultats des choix passés et pour une mise au point éventuelle du projet initial.

Le Concours Cerlogne a quarante ans. Cet anniversaire a été fêté en mai 2003, à Saint-Nicolas, lors de la quarante-et-unième fête du Concours. Au-delà de l'éphémère inévitable qui a accompagné la manifestation, le Centre souhaiterait qu'il y ait une réflexion générale sur la situation linguistique valdôtaine, ouverte à tous ceux qui ont à cœur l'avenir du Patois. De son côté, en vue de stimuler une discussion, le Centre propose, dans les pages qui suivent, à l'attention des autorités et des citoyens en général, un document synthétique discuté et approuvé par son bureau de direction et par l'assemblée des inscrits. Le texte suivant en est un approfondissement personnel du président du Centre.



En 1962, quand le premier Concours Cerlogne a été lancé, la situation du Patois en Vallée d'Aoste était bien différente d'aujourd'hui. À Aoste, l'Italien était déjà largement majoritaire mais, aux portes de la ville, Saint-Martin-de-Corléans, Porossan, Le Pont de Pierre, le Patois était encore souverain et les quelques "étrangers" qui s'y établissaient apprenaient naturellement à le parler.

Ils y étaient presque obligés : leurs voisins, interlocuteurs naturellement privilégiés, ne maniaient aisément que le Patois. Dans les gros bourgs, à part Verrès et Pont-Saint-Martin, la situation était encore favorable au Patois ainsi que dans les communes touristiques, avec l'exception peut-être de Courmayeur. En milieu patoisant, les enfants de moins de six ans ne comprenaient même pas l'Italien et les adultes qui n'avaient pas dépassé l'école primaire, en avaient une connaissance approximative. Les contacts avec l'Italien étaient encore occasionnels et réservés à l'officialité et aux échanges avec les nouveaux venus. La position du français était déjà sérieusement compromise par presque un siècle de persécutions, mais il était encore à l'honneur dans certains milieux : quelques familles de l'ancienne bourgeoisie d'Aoste, le milieu intellectuel (en alternance avec le francoprovençal), une partie du clergé, les émigrés qui ont toujours maintenu des rapports avec la famille au Pays. Dans ce cadre d'échanges linguistiques, les interférences étaient encore peu fréquentes. Malgré les quelques cris d'alerte, la sensation générale était que le Patois ne courait pas encore de gros dangers. Ainsi, les efforts des administrateurs étaient plutôt dirigés vers la relance économique d'une Vallée d'Aoste qui, discriminée par le fascisme et éprouvée par la guerre, avait du mal à sortir de la misère. Sur le plan linguistique, le grand enjeu était la récupération du français plutôt que la sauvegarde du Patois. Quelques prises de position individuelles à part, seul le Comité des Traditions Valdôtaines faisait une œuvre concrète de mise en valeur du Patois à travers la récupération de chants et la publication de textes sur les pages de sa revue trimestrielle, "Le Flambeau".

Mais les choses vont vite...

Sur le XXXIII^e bulletin de l'Académie Saint-Anselme, paru en 1956, René Willien, président de la commission du Patois du CTV, présente un excursus sur la littérature francoprovençale valdôtaine et souligne les dangers que cette langue est en train de courir. Il réclame pour ce patrimoine culturel méconnu l'attention nécessaire et il arrive à préconiser la création d'un Centre, ce qui adviendra dix ans après. En 1958, René Willien, avec Pierre Vietti et un groupe d'amis fondent le Charaban, première compagnie théâtrale en Patois, qui continue de nos jours à jouer ses pièces avec le même enthousiasme et le même succès.

Dans les années 60, Aimé Chenal et Raymond Vautherin commencent à rédiger le nouveau Dictionnaire de Patois Valdôtain, ouvrage monumental dont le premier volume paraîtra en 1968. Dans les mêmes années, démarre une grande enquête scientifique sur les Patois valdôtains, dirigée par le professeur Hans Keller et conduite par Robert Geuljans. Les choses bougent...

Ce renouveau d'intérêt pour le francoprovençal va de pair, ironie du sort, avec les grands changements socio-économiques en cours qui modifieront profondément la physionomie de la Vallée. La sensation d'un grand bouleversement

était bien dans l'air. Ce qu'on a appelé en Italie le boom économique s'est fait sentir en Vallée d'Aoste aussi et il a rapidement amélioré les conditions de vie matérielle des Valdôtains mais, hélas, il a comporté en même temps la crise de la société agro-pastorale traditionnelle. Les places de travail fixes et bien rémunérées, pour les barèmes valdôtains de l'époque, le développement de la voirie avec un réseau routier qui relie pratiquement tous les villages et plusieurs alpages aussi, la diffusion des établissements scolaires qui permettent aux valdôtains de la périphérie d'accéder plus facilement aux études supérieures, le développement rapide du tourisme et du commerce, l'expansion de la Ville d'Aoste qui commence à empiéter sur les communes voisines, l'accroissement du budget de l'Administration régionale, voire du tertiaire en général, et des investissements publics, ont fourni aux Valdôtains des alternatives à l'agriculture de subsistance et, dans la pratique, figurent parmi les causes de l'abandon de l'agriculture, donc de la montagne. Malgré les efforts louables des administrations publiques valdôtaines, la tendance à l'abandon ne sera que ralentie. Bien sûr, en Vallée d'Aoste le dépeuplement de la montagne a été moins catastrophique que dans d'autres zones de montagne, même limitrophes, comme les vallées piémontaises, mais il a quand même perturbé les équilibres préexistants. Parmi les alter-



“Amis Cerlogne”. 1987 - 25^e Concours Cerlogne.

(photo Umberto Andreotto)

natives préconisées à l'économie agro-pastorale en déclin, seul le tourisme connaît un essor remarquable, mais, la plupart des fois, ses bénéfiques ne retombent que bien partiellement sur les autochtones et encouragent une immigration nouvelle en plein milieu rural. Ni la mécanisation, ni les interventions de l'Administration régionale, ni les encouragements des personnes prévoyantes, traitées de nostalgiques dépassés, ne sauront inverser la tendance. Toujours dans les mêmes années, la pénétration de la télévision italienne dans le moindre recoin de la Vallée marque le triomphe de l'individualisme et la fin de moments communautaires comme les veillées. La télévision touche et influence profondément la communauté, du point de vue linguistique et culturel, dans sa tranche d'âge la plus jeune en particulier. Après le train de la fin du XIX^e siècle, après l'huile de ricin de la période fasciste, un autre professeur d'italien souriant et captivant est arrivé avec la télévision ! Ainsi, avec celle que Joseph Bréan appelait la civilisation alpestre, entre en crise aussi la langue qui l'avait toujours soutenue : le francoprovençal.

Beaucoup de familles, parfois même sans émigrer vers les centres urbains, décident de ne plus retransmettre le Patois aux enfants et optent pour l'Italien, la langue qui à leurs yeux représente le monde nouveau où il fera meilleur vivre. Mari et femme continuent à communiquer entre eux en Patois mais ils s'adressent aux enfants rigoureusement en Italien, le pauvre Italien qu'ils connaissent, farci de Patois et avec une grammaire fluctuante. Cela, dit-on souvent, « pour éviter aux enfants les insuccès scolaires et les humiliations que nous avons subis à cause de nos mauvaises habitudes linguistiques ». Mais la vérité est probablement une autre : la faiblesse du modèle linguistique francoprovençal, code essentiellement oral et multiforme, au rayonnement réduit, objet fréquent de moqueries, est la principale raison du refus ainsi que l'appât irrésistible du changement, intimement souhaité par la plus grande partie des gens. Le changement, qu'on appelait alors progrès, était symboliquement représenté par l'italien, pas encore maîtrisé par la population mais langue gagnante en perspective, face au français et au Patois. Cela surtout après l'abandon du projet sécessionniste, l'acceptation d'un régime de bilinguisme imparfait de la part des Valdôtains et le changement d'attitude de la France, devenue tout à coup timide et faiblement intéressée à la Vallée d'Aoste.

À côté du problème de l'abandon du Patois, une autre perturbation se manifeste de façon toujours plus préoccupante : son italianisation. L'évolution des langues est quelque chose de tout à fait naturel, les emprunts aux parlers en contacts, les échanges, sont communément acceptés dans la dynamique linguistique. Mais pour le francoprovençal, ce contact n'a pas représenté une évolution naturelle et salutaire, mais un véritable bouleversement qui a effacé les règles sans les remplacer. Les grands changements socio-économiques apportent aussi des nécessités linguistiques nouvelles. Ainsi une foule de néologismes, tirés de

l'Italien, malgré les efforts des "puristes" qui suggéraient des emprunts au français, entrent dans l'usage, souvent sans même plus l'adaptation phonétique aux caractéristiques du Patois. Ce qui amènera des perturbations du système originnaire et, en particulier, sur le système accentuel, bien différent de celui italien. En outre, l'avancée de l'Italien et la généralisation des contacts entre communautés linguistiques, obligent les Valdôtains à devenir effectivement bilingues, bilingues imparfaits, et par conséquent, en proie aux interférences, qui iront jusqu'à inciser sur le lexique, la grammaire et la syntaxe du francoprovençal. Les cris d'alerte deviennent de plus en plus nombreux et plusieurs défenseurs du francoprovençal, au risque de l'impopularité, dénoncent des emplois fautifs, voire ridicules du francoprovençal qui semble avoir perdu son ancrage dans un système linguistique cohérent.

Nous ne disposons pas des enquêtes d'envergure sur la situation linguistique de ces années-là. Mais à partir des années 70, nous pouvons quand même compter sur des enquêtes sectorielles, des sondages, faits par des étudiants ou des chercheurs, suivant des méthodologies différentes et découpant des espaces géographiques et des échantillonnages également différents. Du point de vue scientifique, on ne peut donc pas y attribuer trop d'importance, mais analysés dans l'ensemble, ils témoignent des tendances des changements linguistiques en cours, de leur progression, de leur séquence temporelle et de leur consistance. L'enquête Simonetti-Bétemps, réalisée en 1969 pour des mémoires de licence, concerne quelque trois cents personnes résidentes dans neuf communes. Elle brosse un panorama déjà préoccupant de la situation : à Pollein, La Salle et Brusson ceux qui parlent Patois en famille dépassent largement 70%, à Pré-Saint-Didier, Gaby et à Saint-Pierre ils sont autour de 50%, à Pont-Saint-Martin 36% (surtout des gens de la basse vallée du Lys, fraîchement établis), moins de 20% à Aoste et à Saint-Vincent. Certes, le pourcentage des patoisants actifs est certainement supérieur à ceux qui le parlent en famille, mais la baisse de son emploi en famille est un signal éloquent. Chantal Saint-Blancat, sociologue, dans sa thèse publiée en 1979¹, nous dit que 89,9% des personnes nées en Vallée d'Aoste (52% des résidents) parle Patois en famille, mais, parmi eux, seuls 77,3% le parle avec leur conjoint, et seulement 63,7% avec leurs enfants.

Le Patois est encore fort mais la tendance au déclin se dessine clairement. Il faut donc intensifier l'action de promotion qui, malgré les cris d'alerte lancés dans son vieil âge par Jean-Baptiste Cerlogne, n'avait jamais vraiment démarré.

À l'origine, il y eut l'heureuse rencontre entre amoureux du Patois, personnalités du monde scientifique et, ajouterais-je, classe politique relativement sensible. L'existence d'intellectuels valdôtains tels que René Willien, Pierre Vietti, Octave Bérard, Aimé Chenal et Raymond Vautherin ; l'heureuse coïncidence de la présence de trois éminents dialectologues et amis de la Vallée d'Aoste à la tête des

départements de dialectologie des universités de Neuchâtel (Schüle), Grenoble (Tuaillon) et Turin (Grassi) ; la disponibilité d'hommes politiques comme Corrado Gex et César Dujany d'abord, puis de Maria Ida Viglino, permirent au projet de sauvegarde du francoprovençal de démarrer avec énergie.

Le Centre d'Études Francoprovençales, qui était déjà dans les projets de Willien au moins depuis sa conférence à l'Académie Saint-Anselme (1955), ne sera fondé qu'en 1967, mais l'action de Willien et de ses amis se dégage bien auparavant, dès les débuts suivant les objectifs qui seront formalisés dans les statuts du Centre : œuvrer pour la sauvegarde et la promotion du francoprovençal et de la civilisation alpestre d'un côté et encourager la recherche scientifique dans ce domaine de l'autre. Pour ce qui est de la recherche scientifique, Willien va lancer, encouragé et aidé par les dialectologues, l'APV (Atlas des Patois Valdôtains) ; pour ce qui est de la promotion, après avoir créé le Charaban en 1958 avec Vietti, la première compagnie théâtrale jouant des pièces en Patois, il va organiser le premier Concours Cerlogne, lancé en 1962 mais réalisé en 1963. Si avec le théâtre le public visé était celui des adultes, avec le Concours Cerlogne, Willien intervient sur la tranche d'âge la plus fragile, celle des enfants. Et indirectement, sur les parents à qui on avait toujours interdit l'usage du Patois à l'école et sur certains enseignants à qui on avait inculqué l'idée que le Patois était la langue de l'étable, donc à bonifier... L'idée du Concours est simple mais originale et courageuse. Comme la plupart des grandes idées. Il s'agit de proposer un thème sur la civilisation valdôtaine, d'inviter les enfants, dirigés par leurs instituteurs, à enquêter auprès des anciens et de déposer les résultats, sous forme de textes écrits et de dessins, auprès de l'Administration régionale, le Centre n'existant pas encore.

Pour que le projet réussisse, il fallait compter sur la collaboration de l'école et sur l'accord des pouvoirs politiques. Ce qui n'était pas toujours acquis, ou mieux, qui était souvent acquis sur le plan théorique, verbalement, pour être désavoué dans la pratique. Pour ce qui est des pouvoirs politiques, il est bien vrai que l'intérêt allait vers la sauvegarde des particularismes, mais, du moins jusqu'à la fin des années 60, les budgets étaient pauvres et les choix prioritaires privilégiaient d'autres initiatives ; pour ce qui est de l'école, il est bien vrai que la pédagogie encourageait les enseignants à s'occuper de l'étude du milieu et que les illustres pédagogues se rinçaient souvent la bouche avec ce concept, mais à la fin de l'année il fallait bien que le programme dans les différentes disciplines traditionnelles soit réalisé et que les enfants aient acquis un certain nombre de notions indispensable... Le Concours débuta avec un petit nombre d'enseignants et d'élèves, mais les résultats, publiés sur la revue *Noutro Dzen Patoué* furent jugés plus qu'encourageants. L'objectif que les organisateurs s'étaient posé, présentait plusieurs facettes : mettre en valeur le Patois, aux yeux des enfants patoisants, des parents et, pourquoi pas, des enseignants encore hésitants ; encourager les enfants

à réfléchir sur leur langue et leur culture ; valoriser les connaissances acquises des enfants de campagne, souvent sous-estimées ; constituer des archives d'intérêt linguistique et ethnographique avec la conservation des différents travaux. Après les premières expériences, les organisateurs se rendent compte aussi que leur proposition ne suffit pas : il faut encore beaucoup travailler à la formation des enseignants (techniques d'enquête, transcription du Patois, dynamique de groupe, etc.) ; à la mise à point d'un système graphique cohérent dépassant, sans le trahir, celui de Cerlogne, conçu spécialement pour le Patois d'Aoste ; à la création d'un Centre qui soit le référent pour les initiatives en cours et le promoteur des nouvelles. Les débuts furent donc difficiles, mais à partir des années 70 le climat devint plus favorable. Plusieurs enseignants étaient entrés en contact avec des associations internationales, telles que l'AIDLCM (Association Internationale des Langues et Cultures Menacées), pour la sauvegarde des minorités culturelles et avaient participé à des séminaires, des stages, des rencontres avec des spécialistes. Les instituteurs, à l'époque la plupart de souche valdôtaine et patoisants, exerçaient, en grande partie, dans les milieux ruraux. Ils étaient ainsi naturellement intéressés aux nouvelles méthodologies qui indiquaient en détail le meilleur moyen pour atteindre l'universel. Les enseignements de l'École Moderne, inspirée par l'école Freinet, forma un petit groupe d'enseignants courageux, préparés, passionnés par l'étude du milieu. Du point de vue politique, l'École Moderne était ouverte à toutes les tendances, mais en Vallée d'Aoste elle regroupait surtout des gens appartenants à la gauche, aux mouvements autonomistes et à l'aile catholique progressiste. Largement minoritaire, objet de critiques de la part des modérés, elle arriva quand même à influencer profondément l'enseignement en Vallée d'Aoste.

Sur le plan politique, ce sont les années de la contestation juvénile qui fera de la gauche une force politique à la mode, mais c'est aussi un moment de réorganisation des mouvements autonomistes, depuis des années profondément divisés, qui s'acheminent vers la constitution d'une Union Valdôtaine unifiée, point de départ pour les fortunes électorales qui l'accompagneront jusqu'au nouveau millénaire. Sans vouloir surévaluer l'influence des idées de mai 68 qui ont certainement contribué à relancer, ou, plus souvent, à faire découvrir les idées autonomistes en France, nous pensons qu'elles ont eu leur importance aussi en Vallée d'Aoste. Malgré leur courte existence, les Centres Culturels du début des années 70, formés de jeunes intellectuels et de paysans, influencés par les idées nouvelles qu'on respirait dans l'air plus que dans les livres, ont vu dans la civilisation alpestre une alternative aux modèles contestés par les jeunes intellectuels des villes. Des actions comme la campagne de sensibilisation des paysans pour qu'ils ne vendent pas leur terre aux spéculateurs, vues avec méfiance par la gauche officielle, bien que n'arrivant pas, hélas, à s'imposer, ont cependant marqué leur époque et créé des slogans comme « vèn pa ta terra à qui vou ta feun » (ne vend

pas ta terre à qui veut ta fin) ou « le sou son de papé, la terra l'è d'or » (l'argent est en papier, la terre est d'or). Dommage que ce bref moment de notre histoire ait été presque refoulé de la mémoire collective et que pratiquement personne ne l'évoque plus.

Dans les mêmes années, naît un mouvement politique indépendantiste, semi-clandestin et un peu ésotérique, regroupant des jeunes intellectuels, l'Arpitan. Celui-ci reconnaissait dans le francoprovençal, appelé Arpitan, la seule langue des Valdôtains et reprochait à la classe politique en général, et aux autonomistes en particulier, ceux qui auraient dû être les plus sensibles à la problématique, de ne pas faire tout le nécessaire pour la promotion et la sauvegarde de la langue du Pays. Cette présence attentive, passionnée, stimulante a certainement eu un rôle dans la création d'une nouvelle conscience plus généralisée à l'égard de l'importance du Patois. Le Patois, perçu jusqu'alors comme un dialecte du français, est désormais considéré comme une langue autonome, la mieux indiquée pour exprimer et interpréter les innombrables nuances de la civilisation valdôtaine.

René Willien arrive à réaliser une bonne partie de son rêve avant de mourir soudainement en 1979 : il savoure le succès extraordinaire du Charaban, il voit croître le Concours Cerlogne et naître le Centre d'Études Francoprovençales de Saint-Nicolas, il publie, dans la revue *Noutro Dzen Patoué* pratiquement tout ce qui avait déjà été écrit en francoprovençal, il ouvre le Musée Cerlogne, hommage au premier poète en Patois valdôtain, il lance, avec l'aide des amis scientifiques le projet de l'Atlas des Patois Valdôtains (APV). Vingt ans de travail acharné, compétent et passionné ont créé les instruments pour continuer le combat pour la sauvegarde et la promotion du francoprovençal, ont contribué à former une sensibilité nouvelle, mais, hélas, n'ont pas pu inverser la tendance vers l'abandon de la langue et son italianisation progressive. Le courant à remonter était trop fort. On a dit parfois qu'il n'avait pas été assez fait en ce moment crucial, ce qui est peut-être vrai, mais personne ne pourra jamais nous dire quel serait actuellement l'état du francoprovençal s'il n'y avait pas eu tout ce travail et cet engagement de ressources. Peut être suffit-il, pour trouver la réponse et mieux apprécier le travail accompli, de regarder autour de soi et de constater les conditions du Patois au Piémont, en Savoie et en Suisse Romande.

La situation a évolué rapidement, voire dégénéré. À la fin des années 70, début des années 80, le problème de la diffusion du Patois devient vraiment pré-occupant : tout en ayant gagné du point de vue de l'image puisque les gens ne semblent plus avoir honte de le parler en public, le francoprovençal est en perte de vitesse un peu partout, notamment dans les communes limitrophes de la ville, où l'urbanisation progresse en fonction des exigences d'Aoste, et dans les communes à vocation touristique, même dans les moins importantes. Pratiquement,

dans les communes les plus dynamiques et les plus peuplées. Dans les années 80, la tendance au déclin continue. Le journaliste Philippe Colombo, dans une enquête personnelle du début des années 80, parle de 44% des résidents qui pensent parler très bien Patois et de 10% qui pensent bien le parler, ce qui ferait 54% de patoisants actifs. Toujours dans la même période, une enquête a été réalisée auprès de tous les enfants de l'école maternelle de la Vallée. Il en résulte que sur 523 enfants de 3 ans, 100 parlent Patois (19%) et 124 (24 %) Patois et Italien en même temps, les autres parlent Italien, Français ou une autre langue. À quatre ans, sur 518 enfants 42 parlent Patois (8%) et 155 Italien et Patois (30%). À cinq ans, sur 586 enfants 40 (7%) parlent Patois et 217 (37%) Italien et Patois. Le francoprovençal n'est plus la langue maternelle exclusive que pour un tout petit nombre d'enfants et les enfants patoisants représentent moins de 30% du total. Cette enquête est parmi les plus significatives puisqu'elle photographie exactement la tendance des parents à ne pas retransmettre le Patois aux enfants, en recensant toute la population scolaire de l'école maternelle et de l'école primaire. Elle aurait dû suffire à mettre en garde les observateurs. En 1987, le Centre se fait promoteur d'un débat sur l'avenir du Patois avec les enseignants participants au Concours Cerlogne. Il s'agit de personnes particulièrement sensibles au problème du Patois et qui enseignent dans des milieux où celui-ci a encore une bonne vitalité. Les enseignants, une soixantaine, fournissent les données relatives à leurs classes : les seules classes où le Patois est parlé ou compris par 100% des élèves sont celles de Rhêmes-Saint-Georges, Valgrisenche, Brusson et Champoluc. Rhêmes et Valgrisenche sont de très petites écoles : à Valgrisenche, il y a trois enfants pour les cinq classes ! Les patoisants sont tout juste majoritaires à Issogne, Arnad, Perloz, Aymavilles, Charvensod, Leverogne, Introd et Cerellaz. Dans d'autres communes, la situation est vraiment préoccupante : à Verrand (Pré-Saint-Didier), sur sept élèves il n'y a que deux patoisants passifs ; à La Thuile, sur onze élèves il y a un patoisant actif et trois passifs ; à Saint-Pierre deux actifs et trois passifs sur dix-huit ; à Cogne, sur six élèves il y en a un actif et deux passifs. En 1988, un sondage, peut-être un peu trop optimiste, réalisé par la société spécialisée Abacus sur 490 habitants de la Vallée nous donne 50% de patoisants. Ce qui ne correspond pas aux résultats de « L'indagine multiscopo sulle famiglie 1987-1991 » de l'ISTAT qui nous donne pour la Vallée d'Aoste 2,7% de la population qui parle toujours en dialecte, 23% qui le parle en famille et 8% qui le parle en l'alternant avec d'autres expressions linguistiques, pour un total de 33,7% de patoisants. Si l'enquête Abacus pêche d'optimisme, celle de l'ISTAT est certainement trop pessimiste. Ou optimiste, selon des points de vue...

Le Centre, tracassé, s'interroge sur le Concours Cerlogne. Ce qui était né comme un véritable concours, avec un palmarès, où l'on juge la qualité de la langue et la rigueur de la recherche, ne peut plus continuer. Ainsi, le Concours devient une activité didactique pour la promotion du francoprovençal : chaque

classe fait de son mieux et les travaux, malgré les inégalités évidentes, sont placés sur le même niveau d'appréciation par un jury qui les analyse et rédige un rapport, lu lors de la fête finale. Cela parce que plusieurs enseignants avaient signalé au Centre comment, dans plusieurs classes, le Patois n'est plus qu'une langue souvent largement minoritaire et que, pour la classe, les difficultés dans la recherche augmentent avec la diminution des patoisants. Ainsi, un classement final, fondé sur la qualité du Patois et de la recherche, semblait injuste parce qu'il ne tenait pas compte de la composition linguistique des classes. Bref, un travail moins approfondi, peut avoir plus de valeur sur le plan pédagogique et sur celui de la promotion du Patois qu'un travail plus complet, mais réalisé dans des conditions optimales. Petit à petit, les travaux, tout en améliorant leur présentation formelle, contiennent de moins en moins de Patois, remplacé par l'italien ou le français. Le Centre décide de s'engager tout particulièrement pour la formation des enseignants lors des Journées d'Information et de proposer des experts en tant que support aux enseignants qui le souhaitent. La fête finale aussi est transformée : la matinée est consacrée à l'officialité et aux représentations enfantines et l'après-midi aux visites, aux animations et à la découverte de la commune d'accueil. Les représentations enfantines du matin auraient dû accorder un grand espace au Patois mais dans la réalité, au fil des années, le Patois a été partiellement étouffé par des ballets, des danses, des mimes et par une chorégraphie parfois envahissante. Il y a même eu des cas où des musiques modernes ou traditionnelles mais d'autres régions d'Italie, voire la Tarantella, furent présentées aux autres enfants, au détriment des dialogues ou des courtes pièces théâtrales qu'on entendait au début. Il y a eu qui a crié au scandale mais, finalement, ce n'était qu'une conséquence logique des choix effectués au préalable, parmi lesquels celui statutaire, donc liés à une loi constitutionnelle, d'éduquer dans les mêmes classes des enfants de langue et culture différentes. Dans une classe, on ne peut pas dire à un enfant : « On ne s'occupe pas de tes traditions, elles ne nous intéressent pas parce qu'elles ne sont pas d'ici... ». Le déclin du Patois dans les spectacles de la fête peut être reconduit à deux raisons : l'une, technique, est que la fête regroupait désormais sous un chapiteau en toile environ un millier de personnes, que l'acoustique était généralement mauvaise et que les élèves n'arrivant pas à entendre et encore moins à comprendre, n'écoutaient plus et faisaient du bruit ; l'autre, hélas, liée au recul du Patois dans les classes : avec la diminution des patoisants, il était de plus en plus difficile d'impliquer la majeure partie des élèves d'une classe dans un spectacle sur la langue. Ainsi, pour que personne ne soit exclu, les enseignants se sont évertués à inventer des solutions alternatives, au prix de réduire la place du Patois dans la recherche ou de trop veiller sur sa "qualité". Le Centre a pris acte : le Concours Cerlogne devient une initiative pour que les enfants, à l'école, guidés par l'institutrice, entrent en contact avec une réalité linguistique qui, pour la plupart d'entre eux,

n'est pas familière, parfois totalement inconnue, et reçoivent ainsi une information sur le milieu où ils vivent pour mieux comprendre et, si possible, pour mieux apprécier les différences. Bref, on décide de privilégier l'aspect sensibilisation pour éviter que les non-patoisants entrent en contact avec cette réalité linguistique et culturelle qui leur est étrangère d'une manière conflictuelle, situation qui se vérifiait régulièrement, même en classe, au détriment des patoisants, par des railleries et des discriminations.

L'adaptation du Concours aux transformations linguistiques lui a permis de continuer à compter sur une bonne participation d'enfants, actuellement environ 2000. Apanage d'un petit groupe d'élèves au début, le Concours a vu augmenté son nombre de participants jusqu'à atteindre le chiffre actuel autour des années 80 et l'a maintenu jusqu'à nos jours, malgré la diminution des locuteurs. C'est une manifestation importante par ses dimensions, l'une des plus importantes de la Vallée. Bien sûr, la quantité n'est pas tout, mais l'impact du nombre est toujours important pour la promotion d'un projet. Au-delà de toutes ses faiblesses, nous pensons que la Fête du Concours Cerlogne demeure, tel qu'elle est, un instrument irremplaçable de promotion de la langue. Certes, le Concours n'est plus comme autrefois la mise en valeur de la réalité linguistique qui concernait des classes entières d'une manière homogène puisque cette réalité n'existe plus sur le territoire ; il n'est plus la petite revanche de groupes linguistiques discriminés qui voient enfin leur langue utilisée en classe ; il n'est plus l'instrument linguistique que l'instituteur éclairé utilise avec les enfants patoisants monolingues pour leur faciliter le passage vers d'autres parlers puisqu'il n'y a plus d'enfants qui ne parlent que Patois ; à quelques exceptions près, il n'est plus l'occasion non plus pour une réflexion sur le fonctionnement de la langue, sur sa "qualité", sur ses nuances puisque cela ne concernerait qu'un trop petit nombre d'enfants dans la classe. Il reste l'occasion pour les enseignants de parler aux enfants du Patois et du contact des langues ; de leur faire entendre, voire prononcer des textes en Patois ; de présenter des personnes, généralement âgées, porteuses de connaissances particulières ; d'explorer le milieu environnant pour y découvrir les traces d'une civilisation alpestre profondément transformée mais encore vivante.

Avec le nouveau siècle les choses ne se sont pas améliorées. Les classes entières qui ne comptent plus de patoisants actifs augmentent, même dans des communes comme Gressan ou Antey-Saint-André. Dans une enquête patronnée par la Fondation Chanoux en 2001/2002, 36% des interviewés déclarent avoir une bonne connaissance du francoprovençal et 12% environ de le connaître relativement bien, ce qui donnerait un bon 48% de locuteurs actifs. Mais seul un peu moins de 16% déclarent que le Patois est leur langue maternelle. L'enquête, menée sur 6050 personnes repose donc sur un échantillon particulièrement étendu. Dans ce cadre où le déclin du Patois paraît irréversible, si l'on veut vraiment



**L'Assesseur René Faval prime Ernest Schüle, Pierre Vietti, Rita Decime, Rose-Claire Schüle...
1987 - 25^e Concours Cerlogne.**

(photo Umberto Andreetto)

le relancer, après une analyse sérieuse de la situation, il faut multiplier les efforts et diversifier les interventions. Le travail de ces années a cependant fourni deux atouts dont on ne disposait pas il y a vingt ans. Le premier est un climat favorable, une sympathie diffuse pour le Patois, une envie de réappropriation généralisée, même auprès des non autochtones. Celle qu'il n'y a pas longtemps était considérée une bataille d'arrière-garde est devenue une bataille d'avant-garde. Ce qui facilite considérablement notre travail. Le deuxième atout est la possibilité et la capacité d'enseigner le francoprovençal. Il y a vingt ans, on doutait que cela aurait été possible. Et on ne le jugeait même pas nécessaire. Désormais, nous avons accumulé suffisamment d'expérience et de moyens pour affirmer que l'enseignement du francoprovençal peut être généralisé, avec un certain effort financier et d'organisation, bien entendu. Cette nouvelle possibilité doit être prise sérieusement en considération et sa réalisation contribuera certainement aussi à relancer d'autres initiatives. Le Concours Cerlogne, par exemple, qui devrait rester tel qu'il est actuellement, avec l'objectif essentiel de sensibiliser favorablement les jeunes à la langue par des recherches, par du travail de groupe, par des contacts avec des patoisants, par la fête communautaire finale en l'honneur du

Patois, par son impact médiatique. Il nous reste à trouver quelque chose pour encourager les jeunes à s'intéresser d'une manière plus approfondie et plus technique au Patois et à la civilisation alpestre. Pour cela, l'école devrait être, une fois de plus, le canal privilégié. Mais, à notre avis, la recherche, cette fois, devrait être individuelle (ou par petits groupes) et s'adresser à la tranche d'âge du secondaire supérieur (14-19 ans) et universitaire où nous pouvons trouver des personnes intéressées avec la maturité et la préparation nécessaires pour effectuer une recherche plus approfondie en soignant aussi la qualité du Patois. On atteindrait ainsi deux objectifs : la sensibilisation de groupes de jeunes et l'enrichissement de nos archives avec des documents plus authentiques que ceux que nous rassemblons actuellement par le Concours Cerlogne, ces dix dernières années en particulier. Il s'agirait donc de lancer deux concours (un pour le secondaire supérieur et un pour l'université), avec un règlement, un comité scientifique (qui pourrait être le Centre), un jury et des prix pour les mieux classés. Ces deux concours pourraient être intitulés à la mémoire de Pierre Vietti (secondaire supérieur) et à Ernest Schüle (université).

NOTE

¹ Saint-Blancat Chantal, *Trasformazione linguistica e culturale della minoranza valdostana*, Imp. Duc. Aoste, 1979.

Lors de la 39^e Fête du Concours Cerlogne, à la suite d'un échange d'idées entre plusieurs personnalités présentes et des membres du Centre d'Études " René Willien " de Saint-Nicolas, est née l'idée de reconsidérer l'activité de sauvegarde et de promotion du patois prônée par le Centre et, en particulier, l'organisation du Concours Cerlogne et de la Fête conclusive afin de mieux les adapter aux temps que nous vivons.

Après un bon débat, le Centre d'Études Francoprovençales " René Willien " de Saint-Nicolas

RAPPELLE :

- a) *Que le Concours Cerlogne est né il y a quarante ans (1963) pour la sauvegarde et la promotion du francoprovençal et de la Civilisation Alpestre en Vallée d'Aoste, à travers l'école, par la sensibilisation des élèves et des enseignants.*
- b) *Que le Concours a été aussi l'occasion pour recueillir du matériel important du point de vue linguistique et ethnographique, patrimoine conservé et mis à la disposition du public par le Centre*

- c) *Qu'en 1963, malgré des signaux alarmants sur son déclin, la diffusion du francoprovençal était encore générale et largement majoritaire dans toutes les communes valdôtaines, avec l'exception d'Aoste et de quelques gros bourgs. Dans la plupart des classes participant aux premiers concours, le pourcentage des patoisants était de 100% ou presque.*
- d) *Que les premières années, le Centre a assidûment veillé sur la qualité du patois employé par les élèves et les enseignants, ainsi que sur les contenus des recherches, en parlant avec les enseignants, en établissant des classements des travaux et en décernant des prix.*
- e) *Qu'il a ensuite renoncé au classement, tout en invitant les enseignants à veiller toujours sur la qualité du travail, pour encourager la participation de classes à forte composante italophone puisqu'il paraissait important d'intéresser au francoprovençal le plus grand nombre de jeunes possible, y compris ceux qui ne le pratiquaient pas.*
- f) *Que la participation au Concours a augmenté progressivement jusqu'à atteindre, au début des années 80, le nombre de deux mille enfants. Depuis, malgré les changements intervenus, le nombre s'est maintenu sur ce chiffre.*

CONSTATE :

- a) *Que depuis le lancement des premiers Concours les initiatives en faveur du francoprovençal se sont différenciées et ont considérablement augmenté.*
- b) *Que d'autres institutions, notamment le BREL et le Comité des Traditions Valdôtaines, sont actuellement engagées dans la sauvegarde et la promotion du francoprovençal en Vallée d'Aoste.*
- c) *Que le Centre est devenu un symbole, un point de référence pour toute l'aire francoprovençale.*
- d) *Que malgré les efforts du Centre, des institutions culturelles valdôtaines et, bien entendu, de l'Administration Régionale, le déclin du patois, tout ayant subi des ralentissements, ne s'est jamais arrêté.*
- e) *Que les classes homogènes de patoisants n'existent plus, que rares sont celles où les patoisants sont majoritaires et qu'il y a des communes, de la ceinture d'Aoste ou dans des zones touristiques, où l'on trouve des classes qui ne comptent pas de patoisants.*
- f) *Que le travail des classes pour la participation au Concours est toujours plus difficile à réaliser et engageant, pour les enseignants*

d'abord, à cause de la diminution des patoisants et, de conséquence, du principal intérêt sur lequel faire levier pour présenter le Concours aux enfants.

- g) Que les efforts des enseignants pour intéresser les non patoisants les portent souvent à insérer des éléments étrangers à la recherche proposée.*
- h) Que les transformations de l'organisation scolaire compliquent ultérieurement la participation des classes au Concours et, surtout, celle des enseignants aux Journées d'Information.*
- i) Que la quantité de patois utilisé dans les travaux présentés diminue progressivement en faveur du dessin, du français et de l'italien. Que la qualité du patois utilisé est, finalement, le reflet de ce qu'on parle aujourd'hui entre Valdôtains : un patois fourré d'italianismes, au niveau du lexique, de la grammaire et de la syntaxe.*
- j) Que les changements socio-économiques récents ont profondément modifié le mode de vie des Valdôtains et que la Civilisation Alpestre traditionnelle est brisée. Sa survivance est fragmentaire et les recherches des classes se font de plus en plus difficiles.*
- k) Que les spectacles présentés par les différentes classes, autrefois presque exclusivement des dialogues, de petites pièces et des textes en patois, réservent désormais la plus grande place à la musique, à la danse et à la chorégraphie. parfois même étrangères à notre culture traditionnelle.*
- l) Que malgré tous ces inconvénients, le concours et la Fête, restent un instrument irremplaçable pour la sauvegarde et la promotion du patois, par leur histoire, par la quantité de personnes qu'ils mobilisent, par le public qu'ils atteignent, par leur impact médiatique, par la référence qu'ils représentent même au-delà des confins de la Vallée d'Aoste.*

PROPOSE :

- a) Que le Concours Cerlogne ne soit plus la seule activité en francoprovençal de l'école valdôtaine mais qu'il s'insère dans un ensemble d'initiatives nouvelles, calibrées en fonction des âges et se posant des objectifs différenciés.*
- b) Que le Concours Cerlogne et la Fête conclusive continuent leur chemin sans modifications profondes, sachant que leurs objectifs sont essentiellement celui de la promotion du patois à l'école et la*

recherche d'informations sur la Civilisation Alpestre traditionnelle, sans aucun souci normatif ou intention scientifique particulière. Il reste entendu que, quand cela est possible, les travaux plus élaborés du point de vue linguistique et ethnographique réalisés par des classes particulièrement favorisées ou préparées sont les bienvenus.

- c) Que l'Administration Régionale contribue à relancer les Journées d'Information, fortement déchuées ces dernières dix années, en facilitant la participation des enseignants.
- d) Que l'enseignement du francoprovençal soit progressivement introduit dans les programmes scolaires, conformément à la loi de l'État n° 482, à partir des écoles élémentaires.
- e) Que deux concours soient institués dont le thème serait le même que celui du Concours Cerlogne, réservés l'un aux élèves, ou groupes d'élèves, du secondaire supérieur de la Vallée d'Aoste, l'autre aux étudiants universitaires. Le premier pourrait être intitulé à la mémoire de Pierre Vietti, le second à celle d'Ernest Schüle. Les travaux seraient examinés par un jury qui tiendrait compte de la qualité du patois et de l'ampleur de la recherche. Le jury établirait aussi un classement et une somme d'argent serait remise aux vainqueurs.